

La paix des traîtres

Marie-Andrée Lamontagne

Numéro 67, hiver 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85344ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamontagne, M.-A. (2017). Compte rendu de [La paix des traîtres].
L'Inconvénient, (67), 42–43.

LA PAIX DES TRAÎTRES

Marie-Andrée Lamontagne

Le gène du guerrier, explique doctement la génétique. Tout part d'une enzyme – allez, je vous dis le nom, pour une fois que la critique littéraire peut avancer sur le terrain solide des sciences exactes : la monoamine oxydase A, aussi appelée MAOA. Certains – des mâles, on l'aurait parié, des peuples entiers, comme l'histoire, ou du moins l'historiographie, en fournit quelques exemples, des psychopathes – en produiraient en trop grande quantité. Je vous épargne l'explication scientifique où la MAOA fricote avec des molécules comme la dopamine ou la sérotonine, elles-mêmes du genre à faire se jeter l'être humain tête première dans des entreprises insensées : fonder Rome en tuant sur-le-champ son frère d'un coup d'épée (cet idiot de Rémus n'avait qu'à ne pas mettre les pieds dans l'enceinte sacrée), repousser toujours plus loin les frontières de l'Allemagne nazie avec des histoires d'espace vital, écrire *La comédie humaine* pour clouer le bec à l'état civil, et j'en passe.

Or quelqu'un un jour a dit : heureux les doux. Certes il l'a cher payé. Mais l'avenir serait-il là ? Avec *Judas*, son dernier roman traduit en français, le grand écrivain israélien Amos Oz, incidemment l'un des fondateurs du mouvement La paix maintenant, montre une voie. À en juger par l'état du monde, l'humanité aurait tout intérêt à préférer la perplexité, le doute, la compassion, l'entraide et cette vieille lune chrétienne qu'est l'amour du prochain (en l'occurrence, pour Israël, de ses voisins, et réciproquement) à la violence qui à des degrés divers et sous ses formes réelles ou sublimées semble avoir gouverné jusqu'ici son sort.

Bien sûr, *Judas*, qui n'est pas un roman idéologique, ne dit rien de tel explicitement. Mais doux, attentif, secrètement blessé, de surcroît asthmatique, Shmuel Asch, jeune étudiant sans le sou qui, à Jérusalem, répond un jour d'hiver de 1959 à une petite annonce lue sur un babillard à l'université, l'est sans contredit et incarne tout ce que l'époque et le lieu rejettent. Que dit cette annonce ? Moyennant gîte, couvert et une modeste rémunération, il s'agit de tenir compagnie à un vieil homme, Gershom Wald, cinq heures par jour, en fin de journée et en soirée. Lui faire la lecture et la conversation dans la bibliothèque dont il ne sort plus. Lui apporter son plateau-repas préparé par une voisine payée pour cela. Lui préparer son thé. Nourrir ses poissons rouges. Bien refermer la porte en sortant. Le cas échéant, ne pas répondre à ses cris la nuit et tâcher de vous rendormir, dans la petite chambre sous les toits, où vous serez logé.

Celle qui donne les consignes est Atalia, dans la quarantaine, belle, mais aux traits fermés et durs, en permanence creusés d'un pli amer. L'étudiant, lui, vient d'être plaqué par la jeune fille qu'il aimait, celle-ci ayant préféré revenir auprès de son ex-petit ami, homme raisonnable et consciencieux, hydrologue spécialisé dans la récupération des eaux de pluie, aussi bien dire personnage utile et fiable, bon mari en devenir. Tout à l'opposé de Shmuel, qui fréquente le Cercle du renouveau socialiste, connaît par cœur les textes des révolutionnaires soviétiques qu'il ne se prive pas de citer abondamment, alterne les phases exaltées et mélancoliques, gros toutou au regard qui s'embue pour un rien, athée que la figure de Jésus fascine au point

qu'il y consacre son mémoire de maîtrise, « Jésus dans la tradition juive », abandonné au début du roman, faute d'argent.

Pendant quelques mois, alors que dehors la pluie hivernale tombe quasi sans discontinuer et incite plus que jamais à se replier à l'intérieur, près d'un poêle, parmi les rayonnages, le vieillard désabusé et le jeune idéaliste, moins désœuvrés que s'étant volontairement mis à l'écart du réel, converseront. Mais, et c'est tout le suc du roman, leurs conversations, entrecoupées des va-et-vient de l'énigmatique Atalia, tiennent aussi de la dispute oratoire, art par quoi, jadis, souvenons-nous, le savoir et la pensée étaient censés progresser et que le judaïsme aura pratiqué avec méthode jusqu'à en faire un livre, le Talmud.

Refaire le monde : pourquoi pas ? L'expression est souvent utilisée avec mépris ou dérision par les pragmatiques qui croient pouvoir se satisfaire du réel. Dans *Judas*, elle s'impose pour traduire l'attitude dictée par le mélange de souffrance, de fausse résignation et de révolte qui échoit à ceux incapables d'oublier le passé. Du reste, pourquoi le passé serait-il écrit une fois pour toutes ? Que serait-il arrivé, par exemple, si l'État d'Israël, qui n'a que dix ans d'existence dans le roman et est encore fragile, avait vu le jour sous une autre forme que nationale, c'est-à-dire un territoire, une nation, une langue et des frontières gardées par une armée ? Si cet État n'avait pas été offert en guise de réparation à un peuple meurtri, disposé à y voir une terre promise et un refuge pour tous les Juifs persécutés de la planète, quitte à faire fuir les populations arabes habitant elles aussi ces mêmes terres arides ?

À Gershom Wald, la création d'Israël a coûté son fils Micha, mort supplicié à trente-sept ans dans une embuscade, pendant la guerre d'indépendance. Ce fils qui autrefois avait des amis arabes, juifs et chrétiens fut aussi brièvement l'époux d'Atalia, désormais amère veuve noire qui consomme les jeunes amants avant de les renvoyer à leur insignifiance. Vaine, la mort de Micha n'en conforte pas moins son père dans sa position ferme, celle d'un Ben Gourion persuadé qu'il ne faut rien espérer des Arabes ni du reste du monde, lequel a bien oublié les Juifs, quelques années plus tôt, quand la fumée montait des crématoires.

Cette ligne dure est à l'opposé de celle qu'en est venu à adopter le père d'Atalia, Yehoiachin Abravanel, mort vilipendé de tous. Tout en demeurant sioniste, l'homme maudissait les nationalismes et en appelait plutôt, alors que rien n'était encore joué, à la création d'un État binational – Juifs et Arabes cohabitant, voire se mêlant. Ce discours, personne ne voulait l'entendre en 1949. Abravanel avait été accusé de trahison et forcé de démissionner du comité exécutif sioniste et de l'Agence juive qu'il avait dirigée pendant des années. Avec le temps, Wald et Abravanel, qui vivaient sous le même toit que leurs enfants Micha et Atalia, ne se parlaient plus. Disons qu'ils ne sont pas les seuls dans ce pays.

Figure du traître

Mais qu'est-ce qu'un traître ? Et à qui, à quoi ? Pendant la Seconde Guerre mondiale le grand-père de Shmuel, venu de Lettonie et établi en Palestine sous mandat britannique, s'était enrôlé dans la police britannique, où il avait fait du renseignement pour le compte d'un groupe de résistants juifs. Mais il avait été tué par ceux-là mêmes qu'il renseignait et qui avaient vu en lui un agent double. Tout serait-il affaire de perception, mélange de convictions, cécité, courte vue et instinct de défense ? L'une des réussites de ce roman est d'entrelacer ces questions au christianisme, tout en demeurant profondément ancré dans l'histoire laïque et socialiste d'Israël.

Shmuel, qui n'a pas oublié les re-

cherches menées pour sa maîtrise, sait que Jésus était juif et qu'il n'a jamais voulu fonder une nouvelle religion. Mais parce que les chrétiens en ont fait la figure centrale de leur foi, Jésus est souvent pris à partie par les auteurs juifs de la tradition, où il apparaît tour à tour comme un agitateur de plus, un prophète frotté de magie, un traître envers les siens, l'instrument de siècles de persécutions chrétiennes ou un charlatan. Il n'empêche que, pour l'Occident chrétien, la figure emblématique du traître dans cette histoire, c'est Judas. La chose est si vraie que, hormis les spécialistes, la plupart des gens voient Jésus et ses disciples comme étant déjà chrétiens, alors que Judas l'Isariote est le seul à être demeuré irréductiblement juif dans l'esprit de tous, ce qui n'a pas manqué de nourrir des siècles d'antisémitisme faisant du Juif la figure emblématique du traître et du fourbe.

C'est que les Évangiles canoniques ont parlé : Judas demeurera à jamais ce disciple qui a trahi le Maître pour trente deniers et qui, poursuivi par les remords, a fini par se pendre. Mais au fil des chapitres, et tandis que le jeune Shmuel cherche à mieux comprendre les origines de l'État d'Israël tout en se mettant volontairement sous la coupe d'Atalia, voici que s'élabore l'évangile selon Judas.

Riche, instruit, Judas n'avait aucune raison pécuniaire de trahir son maître, dira Shmuel. À vrai dire, c'est à la demande des grands prêtres du temple qu'il a infiltré la petite bande de pouilleux et d'analphabètes réunis autour de Jésus afin de prendre la mesure de cet agité du bocal comme il y en avait tant à l'époque. Mais Judas, peu à peu conquis par le charisme et le message d'amour de Jésus, est devenu l'un de ses plus fervents disciples. Il s'emballe, voit plus grand que son Maître, qui ne cherche qu'à soulager les malades et à aider son prochain. Il le convainc de se rendre dans la grande ville de Jérusalem, lui le Galiléen, et de s'y faire crucifier. Au dernier moment, croit Judas, il n'aura qu'à descendre vivant de la croix, ultime miracle qui achèvera de confondre les sceptiques. Jésus doute. Il y va. On connaît la suite. Et c'est parce que Judas s'est trompé sur la nature non pas divine



mais mortelle de ce Jésus tant aimé qu'il se donne la mort, Judas, le premier vrai chrétien, conclut Shmuel. Sans lui, pas de Jésus crucifié, pas de christianisme, et qui sait quel judaïsme réformé aurait pu naître de ses enseignements ?

Judas est l'un des grands romans d'Amos Oz, aussi troublant que *Une histoire d'amour et de ténèbres*, qui racontait l'émigration de ses parents en Israël et l'adolescence de l'écrivain vécue au kibboutz. Habilement, *Judas* joue de la reprise du détail : les effluves de violette laissés par Atalia sur son passage, le talc que l'hirsute Shmuel met dans sa barbe de crin pour l'adoucir, sa maladresse à enfiler son manteau, ses réponses indécises, toutes ces reprises, fugaces, subtiles, suggèrent un piétinement, une situation bloquée, l'immobilité et une féconde vulnérabilité. À moins que le procédé ne vienne rappeler à quel point l'histoire est vouée à se répéter, non pas à l'identique mais en plus tragique. Du coup, on lira les derniers mots du roman pour ce qu'ils sont : un programme, une attitude philosophique – « Et il resta là à s'interroger. » ■

JUDAS
Amos Oz
Traduit de l'hébreu par Sylvie Cohen
Gallimard, coll. « Du monde entier »,
2016, 354 p.